



*Le tiroir  
indiscret*

LAURE HILLERIN

MERCURE GALANT

Extrait de la collection

DU MÊME AUTEUR

CHARLES ET CAMILLA, *Albin Michel*, 1998

2000 ET UNE NUIT, *First*, 1999

ON NE PRÊTE QU'ÀUX RICHES — MÉMOIRES D'UN PRINCE DE  
L'ARNAQUE, *cosigné avec Armand de La Rochefoucauld, Albin Michel*,  
2001

# LE TIROIR INDISCRET



Laure Hillerin

LE TIROIR  
INDISCRET

*Correspondance ardente et impudique  
de deux amants sous la Révolution*

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

© *Mercurie de France*, 2005.

Extrait de la publication

## AVANT-PROPOS

J'ai chez moi un bureau Mazarin, reçu en héritage d'un charmant vieil oncle qui l'avait, si ma mémoire est bonne, acquis lors d'une vente aux enchères où l'on dispersait le mobilier d'un château, dans l'ouest de la France. J'aime beaucoup ce bureau, doté de nombreux tiroirs propices aux classements, et j'y garde les papiers importants, tels que passeport, livret de famille ou avis d'imposition.

Un jour que je retournais les tiroirs à la recherche d'un passeport égaré, je fis jouer par hasard un mécanisme qui me révéla l'existence d'un tiroir secret, dont je n'avais jamais soupçonné l'existence. J'y découvris un paquet de lettres attachées par un ruban bleu. Cette découverte me fit battre le cœur : à première vue, si l'on en jugeait par le papier et l'écriture, ces lettres étaient très anciennes. Sur chacune d'entre elles, une date avait été ajoutée à l'encre rouge, de la même main. La première était datée de 1787, la dernière de 1793. Elles se succédaient à un

rythme inégal, avec parfois des semaines, voire des mois d'interruption — plusieurs années entre l'avant-dernière et la dernière lettre.

Non sans difficultés, je commençai à déchiffrer l'écriture — ou plutôt les écritures, car il y en avait deux — au graphisme élégant et serré, tracé dans une encre que le temps avait fait virer au violet. Ces lettres — une cinquantaine au total — étaient échangées par un homme et une femme, dont le nom ne figurait nulle part. Je compris bientôt pourquoi : cette correspondance amoureuse, rédigée dans la plus pure langue classique, recélait des pages d'une étonnante impudeur, des scènes à faire rougir Restif de la Bretonne. J'entrais soudain, sans préparation, dans l'intimité la plus crue d'un couple d'amants dotés d'un fort tempérament, et d'une plume à l'avenant. Le XVIII<sup>e</sup> siècle est connu pour son libertinage, mais celui-ci ne s'exprime le plus souvent chez les mémorialistes que par des allusions savamment voilées. Les auteurs de cette brûlante correspondance savaient eux aussi à merveille manier quand il le fallait la litote avec un art consommé : mais ils n'hésitaient pas, dans l'ivresse de leur dialogue amoureux, à appeler les choses par leur nom, et c'est ce qui faisait l'originalité de ces lettres.

Au fil des pages s'esquissait le portrait des épistoliers, de plus en plus précis et attachant. Les billets érotiques alternaient avec les confidences les plus intimes ou les considérations philosophiques. Scrupules tardifs de



Madame, exhortations de Monsieur, dissertations sur le plaisir et le péché... Puis, à nouveau, travaux pratiques.

Ce commerce épistolaire s'achevait en pleine Terreur. Qui étaient ces amants, et qu'était-il advenu d'eux dans la tourmente de la Révolution française ? Une enveloppe cachetée qui accompagnait le paquet me livra la réponse, dévoilée en épilogue.

Tout me laisse cependant penser que le comte de Sombremer et la marquise de Saint-Viollet, désignés comme les auteurs de ces missives, avaient en réalité une autre identité. En effet, malgré mes efforts, je n'ai pu trouver aucune trace de ces noms dans les annales de la noblesse française. Il est fort possible qu'ils aient été inventés de toutes pièces, pour brouiller les pistes, par le fils du « comte de Sombremer », qui, le premier, découvrit cette correspondance en 1804 et qui en rédigea l'épilogue.

J'ai donc choisi sans état d'âme de publier ces lettres : une façon de rendre la vie à ces amants passionnés qui l'aimaient tant ; mais aussi, l'occasion de faire découvrir au lecteur, au fil des pages, une foule de détails sur la vie et les mœurs à l'époque de la Révolution. Je prends le pari qu'il dévorera cette correspondance avec autant de plaisir et d'émotion que j'en ai ressenti moi-même.

*Laure Hillerin*



LA MARQUISE DE SAINT-VIOLLET  
AU COMTE DE SOMBREMER

Paris, le 29 avril 1787

Oubliez, Monsieur, je vous en conjure, les libertés que je vous ai laissé prendre sur ma personne hier au soir, et détruisez ce billet aussitôt que vous l'aurez lu. J'étais hors de moi-même, je ne me connaissais plus, et le souvenir de nos folies me fait monter au front le rouge de la honte. Qu'avez-vous dû penser d'une femme qui s'abandonne ainsi au premier assaut ! Quoique les apparences soient contre moi, je suis une honnête femme ; j'ai juré d'être maîtresse de mes passions et de ne point céder aux pièges du libertinage qui corrompt si affreusement notre société. Les félicités domestiques seront désormais mon seul bonheur. J'ai résolu de chasser de ma mémoire ces embrassements coupables, et je vous engage à faire de même.

LE COMTE DE SOMBREMER  
À LA MARQUISE DE SAINT-VIOLETT

Paris, le 30 avril 1787

C'est la Providence, sans doute, qui m'a valu la bonne fortune de me précipiter chez vous avant d'avoir pu lire votre billet. Je l'ai déchiffré ce matin comme je me mettais au lit, encore frémissant de nos plaisirs nocturnes, et sa lecture m'a fait sourire, au souvenir de vos ardeurs qui, la nuit passée, démentirent si heureusement vos protestations de vertu.

Soyez sans crainte, Madame, je ne suis point un libertin. Certes, je ne suis point parvenu à mon âge sans avoir connu quelques aventures galantes. Mais je puis me targuer d'avoir été pour ma chère Cécile un époux proprement exemplaire. Je fus souvent fidèle, et, quand je ne l'étais pas, j'ai veillé, à rebours des usages de notre société que je réproûve absolument, à n'être jamais un objet de scandale ou de commérages. J'entends rester fidèle à cette ligne de conduite, par respect pour l'épouse qui m'a été confiée et pour la famille que j'ai engendrée. Voilà pour la vertu, mais

ce n'est pas elle qui m'occupe aujourd'hui : j'ai du goût pour vous, Madame, ainsi que vous avez pu l'éprouver hier lorsque vous livrâtes vos charmes adorables à mon amoureuse fureur... Et ce goût est d'autant plus vif que vous avez su réveiller en moi des passions que je croyais à jamais refroidies. Je me voyais confiné pour toujours dans les sages désordres de l'hymen, et voilà qu'à votre vue je retrouve la vigueur d'un jeune homme. Foin de périphrases et de gracieusetés, je vous le dis comme je l'éprouve : vous me faites bander, Madame, bander comme un cerf en rut, à la minute même où ma plume trace cette phrase sur le papier. Si vous me pouviez voir en cet instant, vous lèveriez l'éventail : la vue de mon chalumeau, chaud comme un brandon à votre pensée, ferait sans doute, comme il le fit la nuit passée, descendre dans votre bénitier l'amoureuse et humide liqueur, pour permettre à mon priape impérieux de se glisser dans sa chausse, jusqu'à ce que nos âmes et nos cœurs se confondent en cet éclair de volupté qui anéantit nos sens. Mais je m'enflamme, et vous n'êtes point à mes côtés pour apaiser mes ardeurs. Je préfère briser là et faire seller mon cheval, dans l'espoir qu'une course dans la campagne saura détourner mes pensées de vos charmes. Ne détruisez point cette lettre : serrez-la en lieu sûr, et la relisez en pensant à moi.

J'attends votre réponse avec la dernière impatience. Puisque nous sommes empêchés de nous voir par le retour annoncé de votre mari, osez-vous employer l'encre et le papier pour me brûler les sangs à distance ?

LA MARQUISE DE SAINT-VIOLETT  
AU COMTE DE SOMBREMER

Paris, le 2 mai 1787

Votre lettre, Monsieur, votre lettre... S'il est des gestes auxquels on peut s'abandonner sans pudeur, il en va bien autrement des mots. Je vous dirai que mon premier mouvement fut de céder au courroux le plus pur et le plus vertueux. Est-ce là, Monsieur, le ton qu'il convient pour s'adresser à une honnête femme ? Le mot me plaisait beaucoup moins que la chose, aurait dit le chanoine de Lattaignant. Je n'ai cependant pas brûlé votre billet. Je l'ai glissé dans mon sein, où il produisait un doux froissement toutes les fois que j'y portais la main pour m'assurer qu'il était toujours dans sa cachette. Tout le jour j'ai été accablée de visites. Mais le soir venu, ayant donné congé à mes femmes<sup>1</sup>, je me suis mise à mon aise pour le relire une dernière fois, avant de me résoudre à le faire disparaître. Et là, couchée dans la pénombre de mon boudoir,

1. Femmes de chambre.

j'ai été troublée, à ma grande confusion. Notre bon chanoine n'avait pas tort lorsqu'il écrivait, fort spirituellement :

*Une chose qui donne au mot  
Tout l'avantage sur la chose :  
C'est qu'on peut dire encore le mot  
Alors qu'on ne fait plus la chose.  
Et, pour peu que vaille le mot,  
Mon Dieu, c'est toujours quelque chose !*

Vous êtes loin de moi, mon ami, et pourtant, grâce à vos mots si impertinents, je sens une douce chaleur émouvoir mes entrailles. Vous êtes donc pardonné et absous. Mais quant à vous répondre sur le même ton, c'est une autre affaire ! Je serais certes bien aise de pouvoir entretenir votre flamme à distance, comme vous savez si bien faire de la mienne : mais l'éducation que j'ai reçue au couvent m'a mieux préparée au vocabulaire de la dévotion qu'à celui du libertinage. Soyez donc mon maître en la matière et, de travaux pratiques en leçons de rhétorique, nous verrons si je progresse. À ce propos, mon mari m'a mandé que son voyage était retardé : mille empêchements lui ont interdit de prendre avant-hier la route pour Paris comme il en avait le dessein. Il restera donc dans sa terre pour quelques jours encore. Nous pourrions mettre ce temps à profit pour étudier à notre aise.

Je vous retourne votre lettre avec la mienne. Je l'ai apprise par cœur, vos mots sont marqués au fer rouge dans mon cœur. Mais je ne veux point risquer qu'elle soit découverte, je serais perdue à tout jamais. Nous avons la liberté de tromper nos époux, mais point celle de le leur faire connaître, surtout en des termes aussi peu voilés que les vôtres. Mon mari a l'honneur d'autant plus châtouilleux qu'il a commis une mésalliance en m'épousant. Je suis, comme vous le savez, la fille unique d'un riche fermier général, issue d'une famille de basse extraction — mon grand-père était marchand de drap, et mon arrière-grand-père simple portefaix. Ma dot fort considérable fut la bienvenue dans cette noble famille qui avait grand-besoin, selon l'expression consacrée, de « fumer ses terres ». Ayant reçu une éducation soignée, je tiens mon rôle à la perfection, et mon mari n'a pas à rougir de mes origines. Mais si par malheur il entrevoyait l'une de vos lettres, vous jugez bien que le « fumier » depuis longtemps oublié et enfoui remonterait à la surface. S'il n'est plus d'usage d'enfermer les épouses infidèles à la Force, je serais incarcérée au couvent, ou reléguée dans mes terres, on m'enlèverait mes enfants, qui sont avec vous ce que j'ai de plus cher au monde. Serrez donc cette lettre en lieu sûr, avec les miennes et celles que je vous renverrai à mesure.



LE COMTE DE SOMBREMER  
À LA MARQUISE DE SAINT-VIOLET

Paris, le 7 mai 1787

Votre époux a été fort bien inspiré de prolonger son séjour dans sa terre, et je souhaiterais de tout mon cœur que ses affaires l'y retinssent longtemps encore. Les nôtres ne s'en porteraient que mieux. Ah, ma chère enfant, dans quel torrent de voluptés inexprimables n'avons-nous pas baigné durant cette nuit trop courte où vous m'avez reçu dans votre alcôve ?

Vous me pardonneriez, Madame, de ne point vous fatiguer avec les discours et les fadaïses que tout galant homme doit prodiguer à l'élue de son cœur. Vos yeux sont magnifiques, votre teint, de porcelaine, et votre pied, mignon à ravir, mais ce ne sont pas eux qui m'occupent. Votre âme est sans doute la plus élevée du monde, puisque la mienne y a été sensible. Mais qu'est-ce que l'âme sans la peau ? Si notre Créateur nous a attribué cinq sens, n'est-ce pas pour en jouir ? Si la Nature vous a

faite si jolie, n'est-ce pas pour plaire ? Et pour quelle raison vous aurait-elle donné des appas si charmants, si ce n'est pour en faire bon usage ? Dans quel obscur dessein nous aurait-elle dotés, nous autres hommes, d'un attribut en vérité si étrange, si exigeant et parfois si embarrassant, si ce n'est pour rendre de bons offices ? Elle aurait pu nous façonner à la mode des poissons, qui pour se reproduire nagent paresseusement au-dessus des œufs que leurs femelles ont pris soin de déposer, en lâchant par jets leur fécondante liqueur, sans qu'il ne s'ensuive la moindre jouissance pour aucune des parties. Ou encore, elle aurait pu conformer les femmes à la manière de ces brebis que l'on voit dans les prés, poursuivant avec indifférence leurs occupations masticatoires, parcourant leur herbage à petits pas préoccupés tandis que le bélier, les chevauchant à demi, s'efforce à grande-peine d'accomplir sa besogne reproductrice. Par bonheur, il en va tout autrement de l'espèce humaine. Si la Nature a voulu que l'acte de chair soit, pour la femme aussi bien que pour l'homme, une source d'infinies jouissances, il serait péché de n'y point succomber. Celui qui a eu l'heur de reconnaître le vrai prix de ce don ne peut songer qu'à en multiplier l'usage. Cette félicité nous a été donnée, rendons-en grâce à Dieu et ne craignons point de nous y abandonner.

Madame, l'effet que vous produisez sur mes sens est à la vérité prodigieux. Votre seule vue, vous avez pu vous en persuader par vous-même, suffit à me mettre dans un

état glorieux que les culottes collantes, les gilets courts et les fracs à l'anglaise dont la mode nous afflige ne peuvent point dissimuler aux regards : aussi ne vous étonnez pas si je parais vous fuir lorsqu'il nous advient de nous trouver ensemble dans un salon, de peur que quelque boursofflure indiscrète ne trahisse aux yeux du monde ce qui doit rester notre secret. Dans de si actives dispositions, les plus légères caresses de votre part suffisent à me placer au bord de l'extase. Cette ardeur, si j'en crois mes souvenirs, ne vous laisse pas indifférente. Au risque de faire monter à votre front une exquise rougeur, je ne résiste pas à la tentation d'évoquer pour vous quelques brûlantes images : puisque le fâcheux retour de votre époux nous interdit de jouir par la chose, accordons-nous au moins la jouissance des mots !

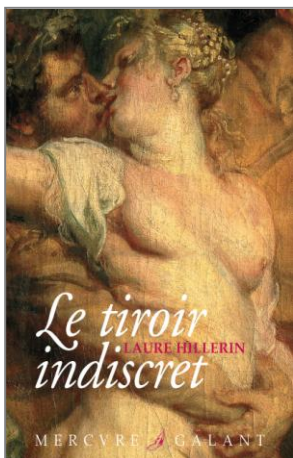
Souvenez-vous : votre billet me mandait de me tenir à minuit derrière la petite porte qui ouvre au fond de votre jardin. J'y étais avec une heure d'avance, frémissant d'impatience comme un étalon humant le parfum de la cavale en chaleur — passez-moi cette image, il n'entre point dans mon propos, croyez-le bien, de vous rabaisser au niveau de la gent équine : mon seul dessein est de vous faire sentir la puissance et l'impatience de ma passion. Bref, à l'heure dite, vous entrouvrîtes l'huis, parée du négligé le plus galant, le doigt sur les lèvres, des lèvres que je ne songeais qu'à baiser. Mais ce n'était point le lieu, vous me le fîtes clairement entendre. Je vous suivis par

une porte dérobée, et nous gravâmes en silence l'escalier jusqu'à vos appartements. Ah, cet escalier, antichambre des délices ! Durant cette ascension, comme vous me précédiez sur les degrés, je me permis un geste fort déplacé, et entrepris de vous trousser comme une fille d'auberge. Encombrée comme vous l'étiez de la chandelle qui nous éclairait avec parcimonie, vous ne pouviez vous défendre, et d'ailleurs, y étiez-vous résolue ? Une chose est sûre : vous ne m'avez pas tenu rigueur, bien au contraire, de cet assaut prématuré. Sitôt la porte close, vous vous êtes abandonnée sans réticence à mes transports amoureux. Au mépris de tous les codes de bonne conduite, je n'ai pas pris la peine de vous faire les civilités de rigueur. Je ne me suis pas assis avec componction dans l'une de vos moelleuses bergères, je n'ai pas pris le thé en devisant d'un ton badin sur les derniers potins de la cour et de la ville. Avec emportement, je vous ai serrée dans mes bras. Mes mains, qui s'égarèrent sur toute votre personne, enrageaient de ne rencontrer que percales et tafetas. Sous ces ajustements fort incommodes, seule votre gorge était nue, chaude et palpitante comme une promesse. Dieu ! De parement en falbalas, de robe du dessus en robe du dessous, que les femmes déploient d'invention et de fantaisie pour attirer le mâle comme la fleur attire la papillon, puis pour repousser ses assauts telle une rose cuirassée d'épines. Une défense à la vérité bien mince puisqu'elles ignorent l'usage du caleçon, préférant

*Achevé d'imprimer  
sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 27 avril 2005.  
Dépôt légal : avril 2005.  
Numéro d'imprimeur : 62761.*

ISBN 2-7152-2578-4 / Imprimé en France.

136693



# Le tiroir indiscret

## Laure Hillerin

Cette édition électronique du livre  
*Le tiroir indiscret* de Laure Hillerin  
a été réalisée le 20 novembre 2012  
par les Éditions du Mercure de France.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782715225787 - Numéro d'édition : 136693).

Code Sodis : N54998 - ISBN : 9782715234000  
Numéro d'édition : 250563.